

# DANS LES TÉNÉBRES DE L'OMERTA

Daniel Gagnon-Barbeau

COMPLAINTE

## Du même auteur

### ROMAN

- Surtout à cause des viandes (recettes de bonheur)*, Cercle du livre de France, 1972.  
*Loulou*, Pierre Tisseyre, 1976 (réédition Triptyque, 2002).  
*King Wellington*, Pierre Tisseyre, 1978.  
*La Fille à marier*, Leméac, 1985 (réédition Bibliothèque québécoise, 2003).  
*Mon mari le Docteur*, Leméac, 1986.  
*La Fée calcinée*, VLB éditeur et Le castor astral, 1987.  
*O ma Source!*, Guérin littérature, 1988.  
*Venite a cantare*, Leméac, 1990.  
*Rendez-moi ma mère. Lettres de Claude Martin à sa mère Marie de l'Incarnation*, Leméac, 1994.  
*À l'ombre des grands ormes. Marc-Aurèle Fortin, peintre*, XYZ éditeur, 1994.  
*L'ange de Correlieu. Ozias Leduc, peintre*, XYZ éditeur, 1996.  
*Mon père clandestin*, Les Intouchables, 1999.  
*Maman Burger*, Éditions Trois-Pistoles, 2004.  
*Une enfance magogoise*, Trois-Pistoles, 2006.

### NOUVELLES

- Le Péril amoureux*, VLB éditeur, 1986.  
*Circumnavigatrice*, XYZ éditeur, 1990.  
*Fortune Rocks*, XYZ éditeur, 1997.

### ESSAI

- Riopelle grandeur nature*, essai biographique, Fides, 1988.  
*Frère Jérôme, essai biographique*, Fides, 1990.  
*A contrario*, Éditions Trois-Pistoles, collection Écrire, 2003.

### POÉSIE

- Le Chant du galérien*, Écrits des Forges, 2004.

### THÉÂTRE

- Notre-Dame-de-la-Douleur-et-du-Macaroni*, Troupe de la Patte en l'air, 1976.  
*Divine Diva*, Conservatoire d'art dramatique de Québec, 1993.  
*Premier Minus*, Éditions québécoises de l'œuvre, 2017.

# DANS LES TÉNÉBRES DE L'OMERTA

Daniel Gagnon-Barbeau

COMPLAINTE

Les Éditions Sémaphore  
3962, avenue Henri-Julien  
Montréal (Québec) H2W 2K2  
514 826-1594  
info@editionssemaphore.qc.ca / www.editionssemaphore.qc.ca  
f EditionsSemaphore @editionssemaphore edsemaphore

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée  
à notre programme de publication.

Direction littéraire : Tania Viens  
Révision et correction d'épreuves : Annie Cloutier  
Graphisme de la couverture : Christine Houde  
Mise en page : Christine Houde  
Illustrations : Daniel Gagnon-Barbeau  
Photo de l'auteur : Agnès Whitfield

ISBN 978-2-924461-94-5

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 2023  
© Les Éditions Sémaphore et Daniel Gagnon-Barbeau

Diffusion Dimedia  
539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Québec) Canada H4N 1S2  
Tél. : 514 336-3941  
www.dimedia.com





# I

On nous a appris de l'amour la faute et le délit et on ne sort pas de l'abattoir sans blessures.

Nous avons été élevés dans la noirceur. La lumière nous fait mal aux yeux aujourd'hui. Tout amour était lié à leur appétit. Ils faisaient fi de notre existence. Ils n'avaient pas honte de leurs penchants carnassiers. On n'a qu'une vie, disaient-ils, on prend ce qu'il y a, ce que Dieu nous offre si généreusement.

L'abus est fondé sur l'exploitation. Les abuseurs croient que la destinée de l'homme est telle que ces choses sont permises. Si on n'éprouve pas de l'horreur à la simple idée d'abuser un enfant, c'est qu'on peut s'en délecter. Dans la filiation de leurs prédécesseurs pédérastes des anciens temps, ils prélevaient sur nous comme sur des bêtes des plaisirs violents et barbares, féroces et sanguinaires. Il n'était pas rare que nous ayons le corps couvert d'ecchymoses et de morsures, particulièrement sur les cuisses et le bas ventre.

Les souffrances des enfants ne leur semblaient pas de véritables maux. Ils rejetaient du revers de la main nos plaintes. Ils souriaient quand nous leur disions que nous avions mal. Ils n'avaient aucune pitié. Il n'y a pas de viols doux. Il n'y a pas de viols modérés ou de viols amis ou amoureux. Quand ils nous prenaient sur leurs genoux et qu'ils éprouvaient une joie inégalable à nous violenter, nous nous demandions s'ils n'étaient pas tout simplement des monstres.

À quoi bon réveiller les morts, dira-t-on. Est-ce une raison pour reprendre le récit traumatique que le mince espoir de pouvoir empêcher une répétition des viols? En racontant l'abus, mais sans obscénité, peut-on faire comprendre le mal de l'intérieur, faire naître une émotion, peut-on vraiment donner forme à l'inexplicable et à l'abjecte violence?

Les petits enfants ont voulu parler. Leurs grands frères, les adultes qu'ils sont devenus, doivent poursuivre l'enquête. Le terrorisme des abuseurs encore aujourd'hui au pouvoir, leurs attaques constantes, leur force brute et leur ruse ne pourront prévaloir sur la justice.

Dans les petites et grandes villes, des enfants vivent la violence sexuelle dans le secret des chambres. Les enfants n'ont pas la liberté de parler. Il faut évoquer les multiples facettes du silence entourant ces crimes et lever les malentendus, éclairer la méconnaissance des actes terribles posés dans les ténèbres de l'omerta.

Adultes, nous cherchons à reconnaître les forces vives que nous avons enfants, petits combattants avant l'heure dans les couloirs



sombres des agressions systémiques. Il est nécessaire, pensons-nous, de donner le déroulé de ces actes, pour contrer les négations des agresseurs. Il est important, croyons-nous, de donner une vraie et complète vue sur ce que c'était d'être dans cet enfer.

Certains d'entre nous ont connu une vie toute brève et sont morts avant de pouvoir parler. D'autres ont survécu, terrorisés et réduits au silence à jamais par leurs cauchemars et leurs maladies chroniques.

L'exil et la souffrance avaient pris possession du futur. Nous n'imaginions pour pays qu'un vide effarant. L'effacement des souvenirs était notre seule chance de survie. Il fallait lutter aux frontières de l'irréel, pour ne pas perdre la tête, pour ne pas sombrer dans l'aphasie et l'oubli.

Pourtant en nous, enfants, un certain sentiment de beauté refusait de mourir, une beauté d'autant plus précieuse qu'elle était fugace, rare et maltraitée dans les ruines et les noirceurs de la violence sexuelle.

Nous gardions allumé tout au fond de notre cœur un espoir vacillant, insondable, pourtant infini et puissant. Un jour, nous disions-nous, nous ferions nos premiers pas dans un monde nouveau d'ombres et de lumière. Nous connaîtrions la grandeur de la vie et, même déconnectés des problèmes ordinaires et marginalisés, nous pourrions espérer redevenir des hommes et ne plus être des bêtes bafouées et torturées, des morceaux de chair fraîche offerts en pâture aux démons.

\*

C'était infernal. Leurs belles paroles et leurs promesses doucereuses n'étaient que le masque d'une gloutonnerie infinie et généralisée. Ils piochaient dans un impressionnant ensemble de corps captifs, tenant pour acquis que notre mutisme était un consentement et que notre terreur cachée, nos tremblements et nos sanglots profonds étaient le miroir de leurs plaisirs illicites.

Ils nous avaient tranquillement dressés et leurs commandements s'étendaient à tous les domaines de notre vie, nous soumettaient en permanence à leur contrôle. Nous n'avions pas de secrets, nos relations avec les autres enfants étaient surveillées et jalousées, intoxiquées. Toute notre enfance était contaminée.

Nous ne savions rien du fonctionnement de l'abus. Ce n'est que plus tard, souvent après une longue thérapie, que nous avons pu traduire ce qui nous était arrivé. C'était un cheminement progressif qui menait de la violence insondable à la conscience de l'ampleur des assauts sur notre organisme. Nous devenions plus libres et moins malades, dans tout notre corps et notre esprit, en connaissant les causes qui ont handicapé notre vie pour toujours.

\*

Les abuseurs avaient arrêté un programme méthodique et cruel. Tout commençait par un geste radical, une opération surprise baptisée « réduction de l'opposition ». Les mauvais prêtres, les mauvais entraîneurs, les mauvais directeurs d'école, les mauvais pères ou

oncles instillaient dans l'esprit de l'enfant ou du jeune la pensée dévastatrice que toutes ces choses allaient de soi et qu'elles ne devaient pas être questionnées. Il fallait, disaient-ils, suspendre notre jugement, mettre entre parenthèses nos croyances et nos idées coutumières.

Ils s'érigaient en source ultime de tout sens, de toute référence. Ils étaient les maîtres. C'était leur enseignement. Nous devions expérimenter le monde selon eux, réapprendre et accepter, découvrir même sous leur houlette l'usage de nos petits corps.

Notre existence était soustraite au monde ordinaire. Toutes nos sources d'émerveillement, toutes nos contemplations devaient être tournées vers eux, car partout leur organisation était conçue pour l'enfermement. Toute prise de conscience morale était formellement interdite et violemment réprimée.

Dans l'aveuglement de leur perverse affection, les agresseurs prétendaient se consacrer au progrès de nos âmes. Tout cela prenait l'apparence de la vérité, c'était affirmé chaque jour, asséné avec assurance. Nous connaissions notre impuissance devant ces menteurs effrontés et nous savions qu'il valait mieux ranger nos arguments et nos critiques à jamais dans une petite boîte au fond de notre mémoire.

Aujourd'hui nous avons l'impression de revenir d'entre les morts, et nous nous demandons comment cela a pu arriver, comment nous avons pu réussir à survivre à ce monde tyrannique de bouches et de sexes voraces. Nous savons pourtant que nous n'avons pas pu nous

épanouir normalement. Notre parole est attaquée dans ses racines mêmes et n'arrive plus vraiment à conjurer ce passé.

Certains d'entre nous avons cru trouver le chemin par l'écriture, où résidait la richesse du monde libre. Nous avons voulu tracer pour nous-mêmes les contours de cette galaxie floue, telle qu'elle nous était apparue au sortir de l'enfance, respirer l'air libre, nous imaginant pouvoir explorer le monde d'un regard neuf.

\*

Devant les agresseurs, nous étions des poupées de chiffon, des marionnettes disloquées, des mannequins gauches et déhanchés. Dans la nuit, nous voyions leur visage, en cauchemar. Nous n'arrivions pas à les exorciser. Notre enfance a été une longue leçon de désillusion.

Nous aurions pu penser que ce déniement des choses sexuelles aurait fait de nous des hommes avertis et aguerris, or nous oscillions entre la désespérance et l'éclatement. Nous détestions le sexe qui puait la vieille paire de caleçons. Quand nous sortions de l'enfance et entrions dans l'adolescence, nous voulions tuer. Tout en nous était un appel à l'action reposant sur la révolte et la colère, mais dénué de tout objet, comme une violence qui nous ravageait de l'intérieur.

Nous avons d'abord cru que nous pourrions penser le monde autrement, que nous pourrions détruire les derniers vestiges d'une enfance d'abusé, une enfance vide, niée à mourir.

Nous voulions parler, écrire. Nous voulions « chier » en des mots tous les credo et les mensonges des agresseurs, en un florilège insultant, mots prononcés comme à leur oraison funèbre, dans un collage honteux fait de contrastes et de cruautés, comme un manifeste révolutionnaire.

Nous écrivions, puis nous n'écrivions plus, par découragement. Mais fallait-il laisser encore tous ces enfants mourir dans la douce indifférence et la terrible ignorance ? Ne fallait-il pas couper dans ces passions au scalpel ?

Nous vivions dans un climat de peur et nous réagissions au danger en retournant la violence contre nous. Pour continuer à vivre, nous nous cachions à nous-mêmes la douleur. Nous n'étions pas toujours capables de dire les vraies choses, de mesurer pleinement ce que signifiaient ces violences. Les conséquences n'étaient pas prévisibles pour nous, enfants. Nous pouvions saisir un petit bout de l'histoire, mais pas l'étendue de la violence perpétrée sur nous. Lorsque nous avions peur, il nous arrivait même à croire que nous avions consenti de bonne grâce aux assauts, pour éviter des remontrances, des représailles ou des châtiments.

Nos paroles étaient lacunaires, car le sens profond des agressions restait caché en nous, par mesure de protection. Ces actions ne se déployaient pas dans la sphère publique, elles étaient secrètes. Toute parole était interdite dans cet univers. Comment en parler sans être conscient, sans être libre de réfléchir à l'énormité de la chose ?

Nous continuions notre vie dans l'enfer, absents à nous-mêmes, insouciant et inconséquents, d'une façon plus ou moins aiguë, posant nos gestes de façon mécanique, comme des somnambules, anesthésiés et coupés du présent, cessant toute action spontanée, de peur d'envisager les conséquences désastreuses.

Nous préférions avoir l'impression d'être morts, pour rester tranquilles. Nous ne pouvions ni nous exaspérer ni nous scandaliser, nous n'avions pas le droit de nous plaindre. Nous cherchions à débayer les déchets de la réalité quotidienne dans l'espoir de faire place nette pour que quelque chose — la liberté? — puisse advenir, sans y parvenir. Nous étions inconsolables. Notre souffrance, nos pleurs exprimaient dans un cri sourd la toute-puissance du mal et la fragilité de l'enfant, la brisure de nos âmes et l'aliénation de nos rêves.

\*

Les abuseurs nous inspiraient suffisamment de terreur pour nous tenir en respect. Ils requéraient une puissance absolue sur nos corps pour notre bien. Ils disposaient du monopole de la contrainte absolue. Nous étions cadennassés au nom du respect de l'ordre ou de la religion et nous étions contraints d'obéir pour notre plus grand malheur. Toute insubordination était sévèrement punie. Ils se croyaient moralement permis de nous assaillir nuit ou jour.

Combien de fois n'avions-nous pas pensé nous pendre avec nos draps, mais il n'y avait pas de crochet au mur. Nous nous sentions

parfois horriblement mal, forcés de coexister avec ces bourreaux sans scrupules et d'une dureté de cœur inouïe. Notre brève existence était déjà une énigme insondable, entraînée dans le mécanisme fatal de la violence et l'escalade des agressions. Parfois, dans les corridors déserts et désolés de notre geôle, il surgissait en nous, malgré tout, des moments d'effusion, voire d'enthousiasme, qui s'éteignaient aussitôt.

Grandir dans ces corridors sans avenir était tragique. Aujourd'hui, quand nous essayons de saisir des instants de vie spontanée et authentique, rien ne vient. Nous nous engluons dans le sentiment implacable de nos enfances perdues. Oh, nous avons bien connu des moments de joie, mais ils sont si minces et si enfouis, si noircis, que nous avons l'impression de fouiller des cendres.

Le but de notre parole est de montrer aux générations suivantes avec minutie le mensonge historique de ces enfermements, d'essayer de comprendre dans les décombres d'une enfance comment la civilisation moderne a pu laisser édifier ces lieux de prostitution et de torture d'enfants, comment, aussi, on a cherché à effacer toutes les traces de cette inhumanité.

Si nous avions été des animaux, nos abuseurs nous auraient peut-être mieux traités. L'empathie ne pouvait s'imposer. Nous n'étions qu'une marchandise, que des jouets érotiques. Ils disaient éprouver de la joie quand nous les chatouillions ou les caressions, mais les cris de douleur que nous émettions semblaient être des vibrations imperceptibles pour leurs oreilles.

L'agitation de nos nuits dans l'orage de leurs passions et dans les odeurs de leur humus nous asphyxiait. Ils convergeaient vers une même cause et une même orgie, le sauvetage des pauvres enfants violentés ne leur venait pas à l'esprit quand ils nous enlaçaient, quand ils liaient nos destins aux leurs.

\*

Nous gardons une certaine pudeur devant l'horreur. Nous ne voulons pas penser aux actes d'agression, nous ne pouvons pas tout décrire. Nous ne trouvons pas les vrais mots. D'ailleurs y a-t-il des mots assez puissants pour dire cela ? Nous ne voulons pas y penser, l'acuité de nos sens s'émousse au gré des agressions et des peurs qui compriment notre cœur, endormant toute résistance, étouffant toute réflexion. Nous avons l'impression de nous fondre au fur et à mesure dans une sorte de sommeil. Toutefois nous ne renonçons à rien, nous survivons, nous surnageons.

Nous vivons automatiquement. La mort n'est rien pour nous, nos vies s'étiolent, mais nous refusons d'être ces bêtes de somme dénigrées. Nous clamons haut et fort que nous avons une vie intérieure, que nous avons un langage articulé, que « nous sommes là ! » comme dans un cri du cœur, que nous ne sommes pas cet animal ni cette chose.

Nous ne décrivons pas tous les faits, par prudence autant que par autocensure. Nous les énonçons courageusement du bout